

« Mais, général, dit-il, vous n'ignorez pas que, depuis son abdication, les Français ne reconnaissent pas l'Empereur. »

Ils le reconnaîtront bientôt de nouveau, M. le maire; n'en soyez pas en peine. En attendant, ayez la bonté de pourvoir tout de suite à ce que je vous ai demandé.

Et s'adressant à la domestique de M. de Gombert : « — Mademoiselle, un écritoire, du papier, et une plume à M. le maire.

Mais savez-vous, général, répliqua M. de Gombert, que ces sortes d'affaires ne se traitent qu'à la maison commune ? »

Cambrone insiste vivement, mais, sur les refus de M. de Gombert, et sur l'offre d'aller à l'Hôtel-de-Ville où l'on trouvera du monde, Cambrone ajoute :

« Eh bien ! à la bonne heure ; je vais vous y attendre. »

En sortant, Cambrone envoie aussitôt à Malijai un cavalier dire à Napoléon qu'il était maître de Sisteron, et c'était la vérité. Vers le matin, deux officiers supérieurs se présentent au conseil municipal, et demandent à parler au maire, qui dit n'avoir rien de caché pour le conseil municipal, et de ne pouvoir les entendre à part. On représente alors qu'il y va de l'intérêt de la ville de ne pas opposer de résistance, et l'on engage le maire à envoyer au devant de l'empereur, qui est près d'arriver. Alors deux conseillers, ex-constituants royalistes, MM. Latil et de Burle, font observer qu'il y a force majeure, qu'il faut subir la loi de la nécessité. M. de Gombert, dans l'intérêt des habitants, se rendit, mais sans le costume officiel, au devant de Napoléon. Le maire et sa suite arrivent donc à une petite distance de la porte nord de la ville, et se trouvent au pied de la citadelle, à l'embranchement du chemin, lorsque apparaît Napoléon, en capote grise, au milieu d'une centaine de cavaliers.

Un des officiers de l'Empereur lui ayant signalé ceux qui l'attendaient là, Napoléon dit au sous-préfet :